

Jāvād ḤADĪDĪ

## Les premières rencontres entre l'Iran et la France

« ...de tous les fils de l'Asie,  
Zarathoustra est le premier que  
l'Occident ait adopté». <sup>1</sup>

Dès les premiers siècles du Moyen Age, la Perse, enveloppée de mystères, et parée d'indéfinissables beautés, exerçait sa séduction sur l'imagination des Français. C'était un pays lointain, aux confins indécis, submergé dans une auréole de rêves et d'images fantastiques; un paradis terrestre où abondaient des végétations luxueuses, des fruits merveilleux et des pierres précieuses, embelli surtout par les récits de la Bible. On savait que Nabuchodonosor, après avoir détruit Jérusalem, enchaîna les enfants d'Israël qu'il déporta et «qui furent esclaves de lui et de ses fils», jusqu'à ce que «l'Éternel toucha le cœur de Cyrus, roi de Perse, qui fit publier par tout son royaume, et même par écrit», cet édit:

«Ainsi dit Cyrus, roi de Perse: l'Éternel, le Dieu des cieux, m'a donné tous les royaumes de la terre, et lui-même m'a ordonné de

---

1. André Rousseau, *Le monde classique*, III, 16.- Ici et dans les notes qui suivront, le chiffre romain renvoie au tome et le chiffre arabe à la page des ouvrages consultés.

lui bâtir une maison à Jérusalem qui est dans la Judée. Qui est-ce d'entre vous, de tout son peuple, qui s'y veuille employer? Que l'Eternel, son Dieu, soit avec lui et qu'il monte à Jérusalem». <sup>2</sup>

Ainsi fut fait, car personne n'osait le contredire. Ses fils l'imitèrent, de sorte que partout dans leurs royaumes, les Juifs vivaient en paix. Xerxès fit plus: il épousa une de leurs filles, nommée Esther, et ordonna de pendre Aman, leur plus grand ennemi, qui voulait les exterminer. Aussi Cyrus et ses descendants occupent-ils une place de choix dans la Bible.

Mais la mission dont les Persans étaient chargés n'incombait pas seulement à leurs rois: au moment où «le Sauveur était né, des mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem». Ils cherchaient «le roi des Juifs» dont ils avaient vu l'étoile briller dans le ciel. Ils l'avaient suivie jusqu'à la Judée pour se présenter à lui et «l'adorer». Le roi Hérode, ayant aussi appris la naissance du Sauveur qu'il voulait immoler, appela les mages, s'informa par eux du temps exact qu'ils avaient vu l'étoile, et leur demanda de la suivre jusqu'à l'endroit où Jésus était né. Mais les mages le trompèrent, et après avoir présenté leur vénération au Sauveur, reprirent un autre chemin pour rentrer en Orient. <sup>3</sup>

Voilà l'image que les Français des premiers siècles du Moyen Age se faisaient des Perses et de leur pays. Leur connaissance se réduisait à ce qu'ils lisaient dans le *Nouveau* et l'*Ancien Testament*, ainsi que dans les écrits des Grecs et des Romains.

Mais, peu à peu, ce monde fantastique s'écroula. Les Croisades commencèrent et les chrétiens envahirent Jérusalem et ses environs. Ils y établirent même la dynastie des Lusignan qui y régna quelques décennies. Depuis, tous les pays musulmans, dont la Perse, furent considérés comme terre d'infidèles. De nombreuses batailles furent livrées qui fournirent la matière de nombreuses épopées.

Pourtant, durant cette période, les Persans n'étaient pas en contact direct avec les Croisés lesquels étaient d'ailleurs

---

2. *La Sainte Bible, Le livre d'Esdras*, I, 1-3; *Chroniques*, II, ch. XXXVI, 18-23.

3. *Le Nouveau Testament, Mat.*, 2, 1-12.

si hostiles aux musulmans qu'ils ne faisaient pas de distinction entre les ethnies différentes. Et bien que pendant deux siècles de combats avec les Arabes ils eussent pris connaissance des mœurs et coutumes des Persans aussi, et qu'ils eussent même traduit en leurs propres langues quelques-uns de leurs ouvrages savants, ils ne reconnaissaient plus, dirait-on, les Perses d'autrefois dans les Persans islamisés de l'époque.

Les choses furent ainsi jusqu'à ce que Genghis Khan renversât l'empire des Kharézmiens en 1231/628 et fondât l'empire Mongol en Iran. Cet événement donna beaucoup à espérer aux chrétiens. Les premiers Ilkhāns n'étaient pas musulmans et éprouvaient même une grande sympathie pour le christianisme. Hulagū Khan épousa une chrétienne. Son fils, Abaghā Khan, fit de même.<sup>4</sup> Ce fut ainsi que le Concile de Lyon, convoqué par Innocent IV en 1245, décida, entre autres, d'envoyer des missionnaires à la cour des Mongols, espérant y répandre le christianisme romain. Mais c'était trop présumer d'une horde de nomades qui venait d'atteindre le pouvoir. Le 4 avril 1246, Jean du Plan Carpin et Anselme de Lombardie, accompagnés de quelques dominicains et franciscains, présentèrent leurs mandats à Gūyūk Khan<sup>5</sup> qui venait d'être élu empereur des Mongols. Gūyūk les reçut et fit traduire leurs lettres de créance. Mais les exhortations du Pape furent bien loin de le satisfaire. Voici sa réponse écrite en langue mongole et traduite d'abord en persan, puis en latin pour être présentée au Pape:

« C'est une lettre adressée au «Papa kalan» (au grand papa). Qu'il la lise et qu'il sache que nous avons reçu et entendu ses envoyés . . . Tu m'invites à accepter ta religion. Tu te prends pour quelqu'un d'important. Eh bien! Toi qui t'appelles grand papa, viens ici me rendre les hommages dûs, accompagné de tous'tes serviteurs, petits et grands. Ce sera alors que je te ferai connaître mes ordres selon le *yāssā* \* de Genghis Khan. . .

4. Voir à ce propos 'Abbās Eqbāl, *L'histoire détaillée de l'Iran* (texte persan), I, 200.

5. Gūyūk était fils d'Ogoday et petit fils de Genghis. Son règne ne dura que de 1245 à 1247.

\* L'ensemble des lois décrétées par Genghis Khan s'appelait «*yāssā*».

Toi qui te dis chrétien, et qui dis que tu implores Dieu et que tu l'adores et lui demandes son pardon, comment peux-tu connaître ceux que Dieu pardonne et ceux qu'il ne pardonne pas. . .

Viens donc me servir à ma cour. Je te dirai alors si j'accepterai ton adhésion à ma tribu ou non. Si tu fais autrement, je te considérerai comme rebelle et je t'en ferai payer la rançon, à moins que Dieu ne veuille autre chose. . . »<sup>6</sup>

Bien sûr, tous les Mongols n'étaient pas aussi durs à traiter. Surtout ceux d'entre eux qui régnaient en Iran s'intégraient de plus en plus aux mœurs et coutumes des Persans dont ils finirent par accepter même la religion. Les avances des rois chrétiens, qui cherchaient à établir des relations au moins commerciales avec eux, les intriguaient aussi, ce genre de contact pouvant favoriser l'économie du pays. Des missions furent alors envoyées en Iran et des lettres furent échangées entre l'Iran et la France. Deux de ces lettres adressées à Philippe-Bel en 1289 et 1305 sont conservées aux Archives Nationales de Paris.<sup>7</sup>

Mais les vœux ne furent pas exaucés et les vues politiques ne purent pas se réaliser: la France s'engagea dans la guerre de Cent Ans et l'empire Mongol en Iran s'affaiblit peu à peu, de sorte que les *Ilkhāns* furent contraints de lutter perpétuellement contre l'agitation intérieure et d'abandonner finalement le pouvoir à leurs nombreux adversaires qui s'étaient dressés un peu partout dans le pays.

Cela dura jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle où Chah Ismā'il 1<sup>er</sup> s'empara du pouvoir et fonda la dynastie safavide, la plus puissante des dynasties qui régnerent en Iran après la chute des Sassanides.<sup>8</sup> Toutes les provinces se soumirent au gou-

6. Cette lettre se conserve actuellement aux Archives du Vatican. Voir à ce propos P. Pelliot, «Les Mongols et la papauté», *Revue de l'Orient chrétien*, 1922-1923.

7. Voir Moḥsen Ṣabā, *Bibliographie française de l'Iran*, p. IX.

8. A l'âge de 15 ans, Ismā'il 1<sup>er</sup> (1487-1524) réussit à réunir les disciples de son grand-père, Cheykh Ṣafī od-Dīn, le grand soufi d'Ardabil, à défaire ses rivaux, et à fonder la dynastie safavide. Plus tard, il annexa à son royaume la Géorgie, l'Arménie, l'Iraq, l'Uzbekistan et une grande partie de l'Afghanistan.

vernement central, les routes anciennes furent réaménagées, de nouvelles construites, et les conditions devinrent favorables au développement des relations culturelles, commerciales et politiques entre la France et la Perse.

Mais de grandes difficultés persistaient encore qui empêchaient les deux pays de se rapprocher. D'une part, le fanatisme aveugle des premiers rois safavides ne leur permettait pas de nouer une relation solide avec les Français considérés comme infidèles. D'autre part, les Ottomans, qui appréhendaient l'amitié entre l'Iran et la France, ne cessaient d'ourdir des intrigues pour les éloigner l'un de l'autre.

En plus, les Français de l'époque de la Renaissance, qui, sous l'influence des humanités grecques, aussi bien que celle de certaines civilisations orientales,<sup>9</sup> avaient réagi contre l'esprit dogmatique du Moyen Age, furent victimes des guerres civiles et religieuses qui dévastèrent le pays, affaiblirent le pouvoir central et répandirent, pendant une trentaine d'années au moins, le désordre et l'anarchie partout dans le pays. Protestants et catholiques se dressèrent les uns contre les autres et le fanatisme religieux l'emporta sur la raison et le bon sens.

Cette situation poussa certains écrivains et dramaturges, dont la plupart étaient des réformés, à rédiger des ouvrages où ils s'efforçaient de mettre en évidence les méfaits du fanatisme et les apports de la tolérance. Pour ce faire, ils avaient naturellement besoin des sources où ils pourraient puiser les éléments nécessaires à la construction de leurs œuvres. Ils les trouvèrent surtout dans la Bible dont l'histoire d'Esther et de Mardochée ressemblait fort bien à ce qui se passait en France.

Le premier de ces dramaturges fut André Rivaudeau, un réformé, qui composa en 1566 une tragédie intitulée *Aman*, où il mettait en garde les chefs de la Ligue catholique contre la colère de Dieu, prédisait qu'un avenir aussi funeste que le destin d'Aman, favori de Xerxès, les attendait et qu'ils seraient, tous, exterminés ainsi que l'avaient été les ennemis des Juifs

---

9. Voir George Atkinson, *Les nouveaux horizons de la Renaissance française*, Paris, 1935.

dans le royaume des Perses.

Mais ce fut le contraire qui arriva: le 23 août 1572, Charles IX, sous l'influence de sa mère, Catherine de Médicis, donna l'ordre d'assassiner les réformés. A l'aube du 24 août, les chefs catholiques se répandirent dans la ville de Paris, et, suivis par la populace ameutée, exécutèrent l'ordre du roi et massacrèrent tous les protestants, hommes, femmes et enfants, qu'ils trouvèrent sur leur chemin: c'était la Saint-Barthélemy.

Ces événements amenèrent un autre protestant, Pierre Matthieu, à rédiger la tragédie d'*Esther* (1575) et à exhorter les Français à la tolérance et au respect des autres. Par la suite, il scinda sa tragédie en deux parties dont la première était intitulée *Aman* (1589) et traitait des malheurs que l'intolérance, la cruauté et l'injustice peuvent causer aux oppresseurs. La deuxième partie portait toujours le titre d'*Esther*. Mathieu y incitait les Français à suivre l'exemple de Xerxès, d'Esther et de Mardochée.

En 1602, Antoine de Montchrestien, un réformé lui aussi, s'inspira de la même histoire pour écrire *Aman ou la Vanité*, qui, du point de vue littéraire, était beaucoup plus conforme aux règles du théâtre que les pièces précédentes.

Quelques années plus tard, en 1617, le Maréchal d'Ancre, l'un des favoris de Marie de Médicis, épouse d'Henri IV, fut assassiné sur l'ordre de Louis XIII. On a dit que son corps fut mis en pièces et qu'on donna chaque pièce à manger à un réformé, et que quiconque refusa de le faire, fut écartelé aussi.<sup>10</sup> Un auteur, resté inconnu jusqu'à présent, rédigea à cette occasion *La perfidie d'Aman, favori d'Assuérus* où il critiqua la politique de répression du gouvernement contre les protestants.

*La Belle Hesther* de Ville-Toustein, publié en 1620, fut une autre tragédie qui, renouvelant l'histoire d'Esther, prêchait la tolérance aux Français.

Toutes ces pièces se réclamaient de la Bible, et non pas

---

10. Voir à ce propos Henri Bénac, *Romans et contes de Voltaire*, éd. Garnier, Paris, 1962, p. 627, n.137.

des œuvres littéraires qui concerneraient les Perses. Car il n'y en avait point et les Français n'avaient aucun moyen de s'en procurer. Pourtant, après la fondation d'une chaire d'arabe au Collège Royal en 1587, certains érudits se mirent à apprendre aussi le persan. L'un d'eux, Pierre-Victor Cayet, rédigea en 1596 *Paradigmata de quatuor linguis* où il inséra la traduction latine d'un court poème persan. C'était la première fois que la poésie persane trouvait droit de cité dans un ouvrage écrit par un Français.

Ensuite François Savary, comte de Brèves, lors de son retour de Constantinople où il avait servi comme ambassadeur de France de 1591 à 1606, apporta avec lui une dizaine de manuscrits persans qu'il avait achetés aux érudits turcs. Il avait l'intention de les imprimer à Paris. Mais les difficultés techniques étaient énormes. Il engagea donc, au moment de son séjour à Rome, toujours en qualité d'ambassadeur de France, un Turc polyglotte pour lithographier les manuscrits. Il envisageait de l'installer à Paris, dans un collège qu'il voulait fonder et où le persan, l'arabe et le turc seraient enseignés. Il se mit, lui-même, à apprendre le persan. Son imprimeur lui grava même des caractères *nasta'liq*,<sup>11</sup> et ce ne fut que sa destitution après la mort d'Henri IV qui fit échouer ses projets. Il mourut disgracié en 1628.

Mais son entreprise fut suivie par d'autres amateurs de littératures orientales dont Etienne Hubert, professeur d'arabe au Collège Royal et son frère François Hubert qui enrichirent leur bibliothèque personnelle de nombreux manuscrits persans, remis plus tard à la Bibliothèque Royale. Ils rédigèrent également un dictionnaire arabe où ils traduisirent et expliquèrent un grand nombre de mots persans introduits en langue arabe.<sup>12</sup>

On en était pourtant toujours au début. Aucune relation directe n'était encore établie entre l'Iran et la France, et il

---

11. *Nasta'liq* est une variété d'écriture persane employée surtout dans la lithographie.

12. Francis Richard, «Aux origines de la connaissance de la langue persane en France», *Luqman*, III, 1, automne-hiver 1986-87, pp. 24-25.

était fort difficile aux Français d'apprendre le persan. Il leur fallait pour cela effectuer un long séjour en Turquie, surtout à Constantinople, ce qui, vu les conditions de l'époque, n'était pas facile à faire. De longues années devraient s'écouler encore avant que ces conditions devinssent favorables.

Cela se réalisa enfin: en 1587/996, Chah 'Abbās 1<sup>er</sup> s'installa sur le trône de la Perse. Deux années plus tard, Henri IV fut sacré roi de France. Tous deux héritaient d'un pays en proie au désordre et à l'anarchie. Ils purent, chacun de son côté, surmonter les difficultés, supprimer les rivalités, faire régner l'ordre et la paix, et si bien consolider les fondements de leurs gouvernements que, durant plus d'un siècle encore, ils affrontèrent toutes les péripéties de l'histoire.

Ce qui les différencie pourtant, c'est que Chah 'Abbās, contrairement à Henri IV, réussit à unifier les sentiments religieux des Iraniens qu'il poussa contre les Turcs Ottomans, leurs plus grands ennemis depuis l'écroulement de l'empire Byzantin.

Ce fut cette politique qui ouvrit les frontières du pays aux Européens qui furent chaleureusement reçus par les Persans. Nombre de voyageurs, surtout des missionnaires, se rendirent alors en Iran et se mirent en contact direct avec la culture et la civilisation iraniennes.

L'un des grands soucis de Chah 'Abbās était le voisinage des Turcs qui envahissaient, de temps en temps, les frontières occidentales de l'Iran où ils commettaient toutes sortes de massacres et de pillages. De nombreuses guerres, tantôt gagnées, tantôt perdues, se rallumaient sans cesse entre eux et les premiers rois safavides. Chah 'Abbās s'y engagea à plusieurs reprises. Mais il en sortit souvent vainqueur.<sup>13</sup> Ses victoires attirèrent l'attention des Français qui n'étaient pas en bons termes avec les Turcs. C'est de cette période que datent de nombreux ouvrages historiques ou opuscules d'actualité tels que *La défaite de 440 000 Turcs, le mois de juin dernier, faite*

---

13. Pour plus de renseignements voir Naşrollah Falsafi, *La vie de Chah 'Abbas 1<sup>er</sup>* (texte persan), III, 67-111.

par le *Grand Sophy de Perse*, 1616; *La grande bataille donnée entre les Turcs et les Perses, et l'épée rouge et de couleur de sang*, 1619, et beaucoup d'autres où les exploits persans sont racontés.<sup>14</sup>

Après ses premières victoires, Chah 'Abbās chercha à se débarrasser définitivement des Turcs. Il se rapprocha donc des Européens et entreprit une politique bilatérale. D'une part, il expédia en Europe des missions, chargées de négocier avec les rois chrétiens et de les inviter à contracter des accords politiques et militaires avec l'Iran. D'autre part, il reçut les ambassadeurs et les missionnaires envoyés en Iran avec beaucoup de courtoisie et une grande hospitalité. Les rois chrétiens, de leur côté, trouvèrent opportune l'occasion offerte et essayèrent d'en profiter.

Ce fut ainsi que les premiers missionnaires français arrivèrent en Iran. Chah 'Abbās les reçut généreusement, et, bien qu'il fût très ferme dans ses convictions religieuses, il leur permit même de fonder des églises en Iran, à Tabriz et à Ispahan surtout. Il était certain, ainsi qu'il le disait souvent, que les Iraniens n'abjureraient jamais leur religion.<sup>15</sup> Il poussait alors si loin son hospitalité que les missionnaires s'y méprenaient quelquefois et essayaient de le convertir, lui-même, au christianisme. Chah 'Abbās se montrait tolérant et cherchait à leur faire plaisir par des mots d'esprit. Il disait en souriant:

«Ma religion est bonne aussi et peut mener au salut... D'ailleurs, si je devenais chrétien, je n'aurais pas le droit d'épouser plus d'une

---

14. On ne compte pas moins d'une vingtaine de titres d'ouvrages historiques qui ont paru en France à l'occasion des victoires de Chah 'Abbās sur les Turcs. Voir: A Abolhamd et N. Pakdaman, *La bibliographie française de la civilisation iraniennne*, I, 120-127.

15. Plus tard, Gabriel de Chinon, missionnaire qui avait séjourné une vingtaine d'années en Iran, pensera de même lorsqu'il dira:

«En vérité je ne crois pas qu'il y ait dans tous le monde de peuple plus difficile à convertir que les Persans» (*Relation nouvelle du Levant, Lyon, 1671, p. 182*).

femme!)»<sup>16</sup>

Et cette seule raison lui suffisait pour rester musulman.

Un jour, quelques missionnaires, en compagnie des prêtres arméniens de Ĵolfā, se présentèrent à lui et lui demandèrent de donner l'ordre de libérer un Arménien accusé de meurtre et retenu en prison; Chah 'Abbās ne les reçut pas comme ils le désiraient. Alors, des paroles peu amènes s'échangèrent. L'un des missionnaires commit une erreur et manqua de respect à l'égard de l'islam. Le roi se mit en colère et dit, en turc, à quelqu'un de sa suite:

«Ces chiens de chrétiens voudraient bien être tués sur mon ordre. Mais je ne fais pas cela. Etre tué pour cause de religion leur fait gloire. Ma gloire, par contre, consiste en ce que je ne les maltraite pas».<sup>17</sup>

Un tel comportement, rendu encore plus agréable par la grande hospitalité des Persans, établit les premières relations profondes entre l'Iran et la France. De retour dans leur pays, les missionnaires ne manquaient pas de raconter à leurs compatriotes ce qu'ils avaient vu et entendu en Iran, et de leur faire part de l'espoir qu'ils avaient fondé sur la conversion des Persans.<sup>18</sup>

Le premier missionnaire français envoyé en Iran fut un capucin, le père Juste de Beauvais. Il était chargé de la part d'Henri IV de négocier avec Chah 'Abbās. Celui-ci le reçut

---

16. A l'opposé, Chardin raconte qu'un soufi d'Ispahan tenait absolument à ce que Raphaël du Mans, le supérieur du couvent des capucins à Ĵolfā, se convertisse à l'islam, et comme celui-ci le refusait, il lui proposa un pari: Ils monteraient, tous deux, sur le toit d'une haute maison d'où ils se jetteraient en bas. Celui qui ne serait pas blessé, ou qui serait moins blessé, serait dans la bonne voie et sa religion serait la vraie. Bien sûr, Raphaël du Mans, tout bon chrétien qu'il fût, n'admit pas la proposition (voir Chardin, *Récit de voyages*. . . , éd. Amsterdam, 1711, t. II, p. 154).

17. Falsafi, Nasrollah, *op. cit.*, III,89.

18. Le bruit de la conversion éventuelle de Chāh 'Abbās courait tellement qu'un auteur français le croyait déjà converti: voir *Discours véritable sur la défaite des Turcs par le Grand Sophi de Perse, à présent chrétien*, 1611, s.l.

fort bien et après quelque temps le renvoya en France avec une lettre adressée à Henri IV où il exprimait son désir d'établir des relations commerciales et politiques entre les deux pays. Mais le père ne fut de retour à Paris qu'en 1610, lorsque Henri IV venait d'être assassiné. On lui dit alors que, l'ex-roi étant mort, les accords signés n'étaient plus valables et que le Chah d'Iran devrait adresser une nouvelle lettre au nouveau roi de France.<sup>19</sup>

Ces contacts directs n'aboutirent donc pas aux résultats souhaités.

En 1622, le Saint-Siège institua la congrégation de la Propagande et créa un ministère pontifical des missions. A la suite de cette décision, le Séminaire des Missions Etrangères fut fondé à Paris. Quelques années plus tard, en 1626, les pères capucins Pacifique de Provins et Gabriel de Paris, furent envoyés en Iran. Ils étaient en plus chargés de la part de Louis XIII de reprendre les négociations du père Juste avec Chah 'Abbās et d'obtenir son nouvel accord pour des échanges commerciaux entre la France et la Perse. Chah 'Abbās les reçut de telle manière que les pères en furent charmés. Il leur permit même de fonder des églises à Bagdad, aussi bien qu'à Ispahan et à Tabriz. A la suite de cet accord, le couvent des capucins fut fondé à Jolfā. Gabriel de Paris le dirigea jusqu'en 1636 et il ne fut fermé qu'en 1750.

Durant son séjour à Ispahan Gabriel de Paris apprit si bien la langue persane qu'il rédigea de nombreux ouvrages en persan destinés aux Arméniens d'Ispahan, et dont les manuscrits sont toujours à la Bibliothèque Nationale de Paris. En voici les titres: *L'histoire de Judith; Le songe de Nabuchodonosor; Le miroir de sainteté ou l'histoire de Jésus Christ; La vie des Apôtres; Le choix de la religion de Dieu.*<sup>20</sup>

19. C'est Tavernier (*Récit de voyages*, Paris, 1677, p. 497) qui raconte l'histoire de la mission du père Juste en Iran. Nous ne l'avons pas vue ailleurs.

20. Francis Richard, *Catalogue des manuscrits persans à la Bibliothèque Nationale de Paris*, I, 28, 31-33.

Voici les titres persans des ouvrages cités: *Dāstān-e Ĵūdīt; Dāstān-e*

Mais son collègue, Pacifique de Provins, poursuit ses pourparlers avec Chah 'Abbās, et réussit à lui faire signer une lettre adressée à Louis XIII où il accordait de grandes facilités aux commerçants français. De l'autre côté, le roi de France s'engageait à faire installer, entre autres, une imprimerie à Ispahan.

Malheureusement cet accord n'eut pas non plus de résultats immédiats. Pacifique de Provins ne fut de retour à Paris qu'en 1628, juste quelques mois avant la mort de Chah 'Abbās qui eut lieu en 1629/1039. Pourtant les démarches qu'il avait faites à la cour de Perse ne restèrent pas tout à fait infructueuses. Le premier résultat en fut sa *Relation du voyage de Perse...*, publiée en 1631, qui est une vraie apologie du Chah d'Iran, aussi bien que de la grande hospitalité des Iraniens.<sup>21</sup>

L'ouvrage de Pacifique de Provins parut deux années après la mort de Chah 'Abbās et il ne fut pas possible à celui-ci d'être témoin de l'efficacité de sa politique internationale et de voir comment son comportement, humain et réfléchi à la fois, avec les étrangers, surtout avec les missionnaires, attirait l'attention de ceux-ci qui se rendaient de plus en plus en Iran où ils prenaient directement contact avec les mœurs et coutumes, aussi bien qu'avec la littérature et la civilisation iraniennes.

Mais sa politique fut suivie par ses successeurs. Désormais les frontières de tous les royaumes de la Perse étaient ouvertes aux Français. Ils pouvaient y voyager à leur guise et en toute sécurité, personne n'osant les maltraiter.

Ce fut alors que les capucins fondèrent un couvent à Tabriz. Le père Gabriel de Chinon en était le supérieur. Il avait commencé par remplir ses fonctions à Ispahan où il avait séjourné une vingtaine d'années. Mais, comme il avait toujours des démêlés avec les prêtres arméniens, il se rendit à Tabriz où Mirza Ebrāhīm Khan, receveur des impôts, l'accueillit aimable-

<sup>←</sup> *x<sup>w</sup> āb dīdan-e Buxtounašr, Mer'ātol-ḵods yā dāstān-e Mašīh; Dāstān-e aḥwāl-e Ḥavārīyān; Ketāb-e entexāb-e dīn-e élāhī, etc.*

21. C'est dans l'introduction de cet ouvrage que Pacifique de Provins donne un rapport étendu de la manière dont il fut reçu à Ispahan.

ment et lui confia même ses propres fils à qui le père enseignait la géométrie et les mathématiques.<sup>22</sup>

Gabriel de Chinon, lors de son séjour à Tabriz, rédigea ses mémoires qu'il remit au père Louis Moréri. Celui-ci les publia à Lyon en 1671. L'ouvrage contient trois parties différentes: la première partie traite de la religion, du gouvernement, des mœurs et coutumes des Perses; la deuxième porte sur la vie des Arméniens, et la troisième sur celle des mazdéens en Iran. C'est un recueil qui représente la somme des connaissances de l'auteur sur la Perse de l'époque.

Après Gabriel de Chinon, d'autres missionnaires français arrivèrent en Iran où ils séjournèrent de longues années. Parmi eux, nous citons surtout Raphaël du Mans qui arriva en Iran vers 1644<sup>23</sup> et qui y resta jusqu'en 1696, c'est-à-dire jusqu'à la fin de sa vie. Pendant cette longue période, il devint si familier avec les gens d'Ispahan que tout le monde le connaissait. Sans son secours, les commerçants et les voyageurs français, surtout ceux qui ne parlaient pas le persan ou le turc, auraient eu beaucoup de difficultés pour démêler leurs affaires avec la cour safavide qu'il fréquentait à son gré et où il était toujours bien reçu.

En 1660, Colbert, qui envisageait de fonder la Compagnie des Indes Orientales et d'établir de nouvelles relations avec la Perse, demanda à Raphaël du Mans, de lui envoyer le recueil de ses notes sur la Perse, ce qu'il ne manqua pas de faire. Ces notes n'étaient pas destinées à être publiées et si Colbert ne les lui avait pas demandées, il ne les aurait peut-être jamais mises en ordre. D'ailleurs, elles ne furent publiées que bien longtemps après la mort de leur auteur, par les soins de Charles Schefer qui y ajouta une savante introduction. Elles expriment ainsi les impressions personnelles de Raphaël du Mans sur l'Iran.

---

22. Voir Tavernier, *op. cit.*, p. 54.

23. Tavernier raconte (*op. cit.*, p. 162) qu'en 1644, lors de son deuxième voyage en Iran, il était en compagnie de Raphaël du Mans et qu'ils gagnèrent la Perse via Alep.

Un autre missionnaire qui se rendit en Iran, durant cette période, fut le jésuite Alexandre de Rhodes qui avait été d'abord envoyé au Vietnam, en 1618, d'où il avait été chassé, parce qu'il voulait baptiser les petits Vietnamiens. C'était un religieux d'un esprit large et de bonne volonté, qui était très heureux d'être chargé, en 1652, d'une mission en Iran «... un grand royaume tout plein d'humanité et de courtoisie», et dont les habitants aimaient bien Jésus Christ et sa mère Marie, et étaient dignes d'être convertis au christianisme.<sup>24</sup> Mais son optimisme ne dura pas longtemps: en 1660 après un séjour de quatre ans en Iran, il mourut à Ispahan, sans avoir pu convertir aucun Iranien à la religion de Jésus.

Alexandre de Rhodes avait mis le journal de ses voyages à la disposition de son compagnon Jacques de Machault qui en établit le texte et le publia en 1659 à Paris. L'ouvrage contient deux parties différentes. Dans la première partie, Alexandre de Rhodes raconte l'histoire de ses nombreuses aventures lors de ses longs voyages en Orient surtout sur la Méditerranée. Il nous dit comment il a pu échapper aux pirates qui l'avaient pris en captivité, et comment il a dû, en Turquie, affronter de nouvelles difficultés jusqu'à son entrée en Perse où il pouvait voyager en toute sécurité.

La deuxième partie de l'ouvrage porte sur l'histoire de l'établissement de la compagnie de Jésus en Iran et traite des efforts que les jésuites y déployèrent pour l'expansion du christianisme, d'une part, et pour ramener les Arméniens à la religion catholique, d'autre part. Cette dernière partie contient donc de nombreux récits sur les discussions interminables des pères jésuites avec leurs confrères arméniens et parfois aussi avec les ulémas d'Ispahan au sujet de leur religion.

L'un de ces récits est celui d'un débat qui se déroule chez «Etemadole», le chancelier de la cour de chah 'Abbās II, «personnage de grand jugement, d'un esprit subtil et de très grand

---

24. *Relation de la Mission des Pères de la Compagnie de Jésus établie dans le royaume de Perse, dressée et mise à jour par un père de la même compagnie*, p.38.

naturel».<sup>25</sup> et en sa présence, entre Aimé Chézaud, supérieur de la compagnie, et quelques juristes (*faghihs*) musulmans. Le débat se poursuit trois nuits de suite, ce qui offre à Alexandre de Rhodes l'occasion de louer la grande tolérance des Iraniens et d'ajouter qu'il ne serait possible de tenir une telle séance de débat nulle part ailleurs, ni à la cour des rois chrétiens, ni même à la Sublime Porte.

Aimé Chézaud était un savant qui parlait plusieurs langues, à savoir: l'arabe, l'hébreu, le grec, le persan, le turc, l'arménien, le latin et naturellement le français qui était sa langue maternelle. Il avait aussi de vastes connaissances sur l'histoire des religions. Par conséquent, et suivant ce que raconte Alexandre de Rhodes, pendant le débat il fait de «grandes bravoures» et l'emporte facilement sur ses partenaires musulmans, que d'autres *faghihs* remplacent la nuit suivante. Toujours suivant le dire de l'auteur, ceux-ci se noient aussi «au fond de la bouteille». Mais le troisième groupe est formé de vrais savants qui, tout en étant d'une modestie remarquable, connaissent bien l'art de raisonner et de discuter. Pourtant eux aussi (toujours selon le dire d'Alexandre de Rhodes) sont contraints au silence, de sorte que le courtisan en présence duquel se déroule la scène appelle Aimé Chézaud «une mer de science» et par cette formule de politesse, met fin à la discussion. Cela mène Alexandre de Rhodes à louer de nouveau la courtoisie et l'intelligence des Iraniens, aussi bien que leur esprit de tolérance qui leur permet de vivre en paix avec les adeptes de différentes religions.<sup>26</sup>

Ces missionnaires, pour la plupart savants et cultivés, contribuèrent beaucoup à la connaissance de la langue persane en France. La congrégation *De Propaganda Fide* leur avait demandé, dès 1630, de rédiger un dictionnaire persan-français, à l'usage des débutants et des nouveaux missionnaires qui se rendraient en Iran. Ils ne manquèrent pas de le faire. Ce fut ce même dictionnaire, aujourd'hui perdu, qui servit à François

---

25. *Ibid.*, p. 49.

26. *Ibid.*, pp. 59.

Pétis de la Croix, futur traducteur des *Mille et un Jours*, de livre de poche pour apprendre le persan, lors de son séjour chez les capucins d'Ispahan, de 1674 à 1675. Il en exécuta, de sa propre main, une copie qui est conservée actuellement à la Bibliothèque Nationale de Paris. C'était un résumé du célèbre *Farhang-e Ĵahāngīrī* traduit en français.<sup>27</sup>

La première grammaire persane fut également rédigée par un théologien nommé Louis de Dieu qui la publia en 1638, sous le titre de *Rudimenta linguae persicae*, à Leyden. Quelques années plus tard, en 1649, la même grammaire fut traduite en anglais et publiée à Londres.<sup>28</sup>

Ainsi, dès l'installation des missionnaires français en Iran, la langue persane se fraye un chemin dans les milieux aussi bien religieux que littéraires de Paris. Ce fut, en effet, trois ans après la publication de la *Relation du voyage de Pacifique de Provins*, en 1631, qu'André du Ryer traduisit *Gulistan ou l'empire des roses* du poète Sa'dī qu'il appelait «Prince des poètes turcs et persans».

Du Ryer était consul de France en Egypte. Mais c'était en Turquie et à Constantinople qu'il avait appris le persan. En 1630 il fut nommé interprète des langues orientales à la cour de Louis XIII. En 1631, celui-ci le chargea d'une mission en Iran pour reprendre les négociations de Pacifique de Provins et de Gabriel de Paris, qui étaient restées sans résultat positif à la suite de la mort de Chah 'Abbās 1<sup>er</sup>. Mais il ne put aller plus loin que la Turquie. Murat IV, qui était aux aguets des relations franco-persanes, le retint à sa cour où il le reçut solennellement en 1632. Il le renvoya ensuite à Paris avec une lettre amicale adressée au roi de France. Il lui remit également un *firman* où il ordonnait à tous les agents du gouvernement ottoman sur son chemin de Constantinople à Paris de le re-

27. Francis Richard, «Aux origines de la connaissance de la langue persane en France», *Luqmān*, III, 1, p. 28.

28. *Ibid.*, p. 31.

cevoir de leur mieux.<sup>29</sup>

La mission persane de Du Ryer n'aboutit donc pas, non plus, au résultat souhaité. Mais c'est après son retour de Constantinople qu'il publia sa traduction du *Gulistan* de Sa'dī dont il avait acquis les manuscrits en Turquie.<sup>30</sup>

Jusqu'à quelle mesure connaissait-il le persan? Nous n'en savons pas grand'chose. Toujours est-il que sa traduction n'est pas exhaustive. Les historiettes sont entremêlées et ne se distinguent pas les unes des autres. Les chapitres se suivent aussi, telles les parties différentes d'un roman.

Pourtant cette traduction marque un tournant important dans l'histoire des échanges culturels entre la France et l'Iran: c'était la première fois qu'un chef-d'œuvre de la littérature persane se traduisait en français.

Dix ans après la publication du *Gulistan ou l'empire des roses*, un autre ouvrage, qui relevait cette fois de l'héritage culturel indo-iranien, fut traduit également du persan en français. C'était *Le livre des lumières ou la conduite des rois*, adaptation d'une version persane de *Pančatantra* ou *Kalila et Dimna*, attribué à Bidpay, auteur semi-légendaire de l'Inde. Ce fut Borzūyeh, le médecin particulier de Khosrow Anūšīrvān, roi sassanide, qui, à l'instigation de celui-ci, l'apporta de l'Inde où il avait été envoyé à cette fin. Il le traduisit du sanscrit en pehlevi, y ajoutant une introduction et cinq nouvelles fables dont la source n'est pas encore connue.<sup>31</sup> Le texte pehlevi fut ensuite traduit en arabe par Ibn al-Muḳaffa', un autre Iranien converti à l'islam, qui le compléta par de nouveaux éléments. L'original pehlevi étant perdu, la traduction arabe servit de base pour de nombreuses autres traductions persanes en prose aussi bien qu'en poèmes.

Les Français connaissaient l'ouvrage depuis 1270 où il avait

---

29. La traduction de ce *firman* est publiée à la fin de la première édition de l'*Alcoran de Mahomet*, traduit également par Du Ryer en 1647.

30. Ces manuscrits se conservent à la Bibliothèque Nationale (voir F. Richard, *Catalogue . . .*, I, 302). Du Ryer mourut en 1660.

31. *Encyclopédie de l'islam*, 2<sup>ème</sup> édition, IV, 524-528.

été traduit en latin d'après le texte pehlevi. La traduction latine avait même fourni aux auteurs du Moyen Age le thème de quelques-uns de leurs fabliaux.<sup>32</sup> Mais, ainsi que le *Gulistan* de Sa'dī, c'était la première fois que l'ouvrage se traduisait en français, langue que tout le monde comprenait. Le traducteur en était aussi un Arménien de Jolfā, près d'Ispahan, qui se nommait «Davūd Šāhib-e Esfahani»,<sup>33</sup> et qui avait adhéré au catholicisme.

Davūd Šāhib avait appris le français chez les missionnaires d'Ispahan. Il s'y était si bien appliqué que pendant son séjour en France, de 1640 à 1644, il fut employé comme interprète de persan à la cour de Louis XIII. Après la mort de celui-ci, il rentra en Iran et servit la Compagnie hollandaise, toujours en qualité d'interprète, jusqu'à sa mort en 1684. De son séjour parisien datent plusieurs copies des textes littéraires persans qu'il exécuta pour ses protecteurs, une traduction du *Catéchisme* de Richelieu, qui n'est pas encore publiée, et un dictionnaire français-persan-turc, resté manuscrit aussi.<sup>34</sup>

La version persane que Dāvūd Šāhib utilisa pour la traduction du *Livre des lumières ou la conduite des rois* était celle rédigée par Ḥoseyn Vā'ez-e Kāsefi, intitulée *Anvār-e Soheylī*. Elle n'en était pas une des meilleures. Mais elle convenait fort bien à l'esprit précieux répandu en France depuis le début du siècle et que Molière devait bafouer plus tard dans ses *Précieuses Ridicules*. Des jeux de mots, des phraséologies, des tournures artificielles y abondent. C'est peut-être pourquoi Dāvūd Šāhib eut recours à l'aide de Gilbert Gaulmin pour la

---

32. Voir Gaston Paris, «Les contes orientaux dans la littérature française du Moyen Age», *Revue politique et littéraire*, 1875, n. 43.

33. Le mot «Sahid» qui figure sur la couverture du *Livre des lumières* est, selon toute probabilité, une altération de «Sahib» qui, au XVII<sup>e</sup> siècle, s'employait en Iran, aussi bien qu'aux Indes (où on l'emploie encore) comme équivalent de «sieur» en français. Mais on l'a lu «Saïd» aussi (cf. F. Richard, «Aux origines...», p. 29), ce qui ne nous paraît pas fondé. La tournure «David Saïd» n'est pas conforme à la syntaxe persane, alors que «David Sahib Esfahani» voudrait dire exactement la même chose que «David, sieur d'Ispahan».

34. F. Richard, *Catalogue...*, I, 3-6.

traduire.

Gaulmin était un vénérable magistrat passionné de recherches bibliques, et amateur de langues et littératures orientales, et de manuscrits persans surtout, de sorte qu'à sa mort, il en laissait une soixantaine qu'il avait essayé de lire et qu'il avait pour la plupart annotés. C'était Dāvūd Ṣaḥīb qui lui avait appris le persan dès son arrivée à Paris en 1640. Gaulmin s'y était appliqué si bien qu'il pût non seulement aider celui-ci dans sa traduction de *Anvār-e Soheylī*, mais qu'il envisageait de traduire d'autres ouvrages persans. Seule la mort, survenue en 1665, l'en empêcha.

Ainsi les Français s'intéressaient-ils de plus en plus à la langue persane qu'ils trouvaient, d'ailleurs, utile pour l'avancement de leurs affaires en Iran. Il leur manquait seulement les moyens nécessaires à leur faciliter la tâche. Colbert, en fondant l'Ecole des jeunes de langues, allait bientôt y remédier.

Ce fut d'abord dans le but de former un corps de drogmans, aptes à servir dans les missions étrangères, qu'en 1669 un département du collège Louis-le-Grand fut approprié à l'enseignement des trois grandes langues musulmanes: l'arabe, le persan et le turc. Les diplômés du collège complétaient ensuite leurs études à Constantinople où l'Ecole des *dil Oğlāns* (jeunes de langues), à l'instar de laquelle l'école française était fondée, fonctionnait depuis longtemps déjà.

L'institution de Colbert subsista tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. Après une courte interruption pendant la période révolutionnaire, elle reprit ses activités parallèlement à l'Ecole des Langues Orientales qui venait d'être fondée en 1795 et qui devait la remplacer presque un siècle plus tard en 1880. Leurs études terminées, les jeunes de langues étaient employés comme interprètes, bibliothécaires ou même comme diplomates, dans les différents services de l'Etat.

Le cheminement des contacts entre l'Iran et la France fut ainsi lent mais progressif. Les obstacles qui s'y opposaient étaient d'ordres différents. La grande distance qui séparait les deux pays, l'existence entre les deux d'un puissant empire

comme celui des Ottomans, les agitations intérieures ou les guerres civiles qui survenaient de temps en temps en France, aussi bien qu'en Iran, le manque, enfin, d'une politique suivie, voilà autant de difficultés qu'il fallait surmonter. Le rôle de deux grands personnages dans l'histoire des deux pays, celui de Chah 'Abbās en Iran, et d'Henri IV en France, y fut prépondérant. Grâce à leur bonne politique internationale, les deux pays se rapprochèrent, et ce rapprochement déboucha, après de nombreuses volte-face, sur la traduction de deux ouvrages importants de la littérature persane, lesquels exercèrent, plus tard, une grande influence sur certains fabulistes français.

Mais dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, la France n'avait pas encore établi de relations diplomatiques avec la Perse. Aussi, la plupart des Français qui s'y rendaient, étaient-ils des voyageurs que le prestige de la Perse légendaire attirait: l'âge des grands voyages avait commencé.